



**University of  
Zurich**<sup>UZH</sup>

**Zurich Open Repository and  
Archive**

University of Zurich  
University Library  
Strickhofstrasse 39  
CH-8057 Zurich  
[www.zora.uzh.ch](http://www.zora.uzh.ch)

---

Year: 2004

---

**Parenté, politique et comptabilité: chroniques familiales autour de 1500  
(Suisse et Allemagne du Sud)**

Teuscher, Simon

Posted at the Zurich Open Repository and Archive, University of Zurich  
ZORA URL: <https://doi.org/10.5167/uzh-65021>  
Journal Article

Originally published at:

Teuscher, Simon (2004). Parenté, politique et comptabilité: chroniques familiales autour de 1500 (Suisse et Allemagne du Sud). *Annales. Histoire, Sciences sociales*, 59(4):847-858.

## PARENTÉ, POLITIQUE ET COMPTABILITÉ

Chroniques familiales autour de 1500 (Suisse et Allemagne du Sud)

**Simon Teuscher**

**Editions de l'E.H.E.S.S. | *Annales. Histoire, Sciences Sociales***

**2004/4 - 59e année  
pages 847 à 858**

**ISSN 0395-2649**

Article disponible en ligne à l'adresse:

-----  
<http://www.cairn.info/revue-Annales-2004-4-page-847.htm>  
-----

Pour citer cet article :

-----  
Teuscher Simon, « Parenté, politique et comptabilité » Chroniques familiales autour de 1500 (Suisse et Allemagne du Sud),  
*Annales. Histoire, Sciences Sociales*, 2004/4 59e année, p. 847-858.  
-----

Distribution électronique Cairn.info pour Editions de l'E.H.E.S.S..

© Editions de l'E.H.E.S.S.. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

# Parenté, politique et comptabilité

## Chroniques familiales autour de 1500

### (Suisse et Allemagne du Sud)

*Simon Teuscher*

**Dans la région couvrant la Suisse actuelle** et le sud de l'Allemagne, une importante production de chroniques, essentiellement familiales, débute aux <sup>xv</sup><sup>e</sup> et <sup>xvi</sup><sup>e</sup> siècles. Leurs auteurs y consignent, à l'instar de ceux des *libri di famiglia* italiens, des notices sur leurs ancêtres et, avant tout, sur leurs propres activités de marchands et de membres des conseils municipaux. Ces chroniques n'ont cessé de susciter l'intérêt des chercheurs : durant la première moitié du <sup>xx</sup><sup>e</sup> siècle, les historiens de la culture y ont cherché l'origine d'une réflexion autobiographique moderne et, ce faisant, ont rejoint les thèses évoquant l'apparition d'une mentalité individualiste commerçante et bourgeoise<sup>1</sup>. À partir des années 1980, les travaux portant sur l'histoire de la famille ou du genre ont attribué à ces textes un sens fondamentalement différent, soulignant qu'ils exprimaient la persistance d'une forte intégration de leurs auteurs dans les groupes familiaux<sup>2</sup>.

1 - GEORG STEINHAUSEN, *Der Kaufmann in der deutschen Vergangenheit*, Leipzig, E. Diederichs, 1899, p. 196 *sqq.* ; *Id.*, *Der Wandel deutschen Gefühlslebens seit dem Mittelalter*, Hambourg, Verlagsanstalt und Druckerei A. G., 1895 ; GEORG MISCH, *Geschichte der Autobiographie*, vol. 4, 2, Franfort-sur-le-Main, Schulte-Blumke, [1949] 1969.

2 - Par exemple : URS MARTIN ZAHND, *Die autobiographischen Aufzeichnungen Ludwig von Diesbachs. Studien zur spätmittelalterlichen Selbstdarstellung im oberdeutschen Raume*, Berne, Stämpfli, 1986 ; PIERRE MONNET, *Les Rohrbach de Franfort. Pouvoirs, affaires et parenté à l'aube de la Renaissance allemande*, Genève, Droz, 1997, pp. 115-215 ; cette approche a été inspirée par les recherches sur les *libri di famiglia* italiens, tels que les a étudiés CHRISTIANE KLAPISCH-ZUBER, « L'invention du passé familial », in *Id.*, *La maison et le nom. Stratégies et rituels dans l'Italie de la Renaissance*, Paris, Éditions de l'EHESS, 1990,

Bien que contradictoires, les deux thèses partent de la même conviction : les chroniques se prêteraient à une interprétation les prenant comme témoins intimes des mentalités et des émotions de leurs auteurs. L'utilisation qui était faite de ces documents est encore peu connue, et la possibilité qu'ils aient eu un lien avec les pratiques politiques n'a guère été prise en considération. Les discussions sur les origines de ce genre convergent pour rechercher son modèle dans les documents d'économie domestique, tels les livres de comptes et les registres de débiteurs<sup>3</sup>. Cette perspective doit beaucoup à l'hypothèse selon laquelle tout ce qui a trait à la famille relève d'une sphère privée conçue, selon les conceptions modernes, comme strictement séparée du domaine politique. Les chroniques familiales fournissent pourtant des possibilités uniques d'appréhender la spécificité des liens existant, à la fin du Moyen Âge, entre famille, parenté et pouvoir municipal. Leurs auteurs s'efforçaient en effet d'établir des parallèles entre l'histoire de leur famille et celle de leur ville<sup>4</sup>. Ces écrits peuvent être analysés, bien plus qu'on ne l'a fait jusqu'à présent, comme des instruments à usages familial et politique. Pour ce faire, la typologie des chroniques et le rôle de la famille dans la politique urbaine sont les deux premiers points à examiner. On cherchera ensuite à décrire l'utilisation des chroniques dans des stratégies de légitimation politique au sein de la société citadine et dans les négociations à l'intérieur de la famille. La convergence entre ces deux dimensions pratiques sera discutée en fonction des circonstances qui incitaient les auteurs à interpréter les événements du passé du point de vue de deux conceptions divergentes de la parenté<sup>5</sup>. Cette réflexion tendra à rapprocher les chroniques de certaines pratiques constitutives de la culture politique urbaine.

## Mémoires familiales et pouvoir municipal

Parmi le corpus de textes interrogés ici, il faut accorder une place prééminente à la chronique « autobiographique » du Bernois Ludwig von Diesbach, achevée dans les années 1520, en lui confrontant quelques auteurs de textes similaires et datés du xv<sup>e</sup> siècle, originaires d'Augsbourg, de Bâle et de Nuremberg<sup>6</sup>. Bien que ces

pp. 19-35. Pour une bibliographie de la recherche alémanique, voir KLAUS ARNOLD *et alii* (dir.), *Das dargestellte Ich. Studien zu Selbstzeugnissen des späteren Mittelalters und der frühen Neuzeit*, Bochum, Winkler, 1999, pp. 263-282.

3 - U. M. ZAHND, *Die autobiographischen Aufzeichnungen...*, *op. cit.*, 1986, pp. 277-341. Cf. pour les livres de famille italiens, RAUL MORDENTI, *I libri di famiglia in Italia*, II, *Geografia e storia*, Rome, Edizioni di storia e letteratura, 2001, pp. 86-88.

4 - P. MONNET, *Les Rohrbach...*, *op. cit.* ; *Id.*, « Ville réelle et ville idéale à la fin du Moyen Âge : une géographie au prisme des témoignages autobiographiques allemands », *Annales HSS*, 56-3, 2001, pp. 591-621.

5 - Voir également, sur ce point, SIMON TEUSCHER, « Familienerinnerungen, Beziehungsmanagement und politische Sprache in spätmittelalterlichen Städten », *Traverse. Zeitschrift für Geschichte*, 9, 2002, pp. 53-64.

6 - « Her Ludwigs von Diesbach Chronick », in U. M. ZAHND, *Die autobiographischen Aufzeichnungen...*, *op. cit.*, pp. 26-115 ; « Chronik des Burkard Zink », in F. FRENSDORFF et M. LEXER (éds), *Die Chroniken der schwäbischen Städte: Augsbourg*, Leipzig, Hirzel, 1866,

écrits n'appartiennent pas à un genre littéraire clairement défini, ils présentent des caractéristiques communes. Leurs rédacteurs occupaient souvent des charges municipales (membres du Conseil, ambassadeurs), sans appartenir nécessairement au groupe le plus riche et puissant de la société citadine. À la différence de certains *libri di famiglia*, l'écriture s'en est rarement poursuivie sur plusieurs générations et a le plus souvent un auteur unique. Celui-ci, néanmoins, indique parfois que son travail perpétue une tradition familiale, en renvoyant à des mémoires rédigés par des aïeux<sup>7</sup>.

À bien des égards, la famille constituait le principal système communicatif des chroniques. Les auteurs s'adressaient avant tout à leurs enfants et successeurs, et rapportaient des faits intéressant la perpétuation de la famille et la transmission du patrimoine : naissances, mariages et décès, mais aussi accords sur les trousseaux, héritages, achats de biens fonciers ou immobiliers, hypothèques et enfin, obtention de charges publiques. Ils faisaient quelquefois référence à des documents témoins de ces événements (testaments, contrats, jugements)<sup>8</sup>, qu'ils avaient peut-être consultés afin de rafraîchir leur mémoire lors de la rédaction de leurs livres. Mais, à part cela, il existe peu d'indices que ces « journaux » aient résulté de sources antérieures. Les textes sont organisés selon un ordre plus ou moins chronologique, mais sans la minutie qui laisserait penser qu'ils ont été tenus au jour le jour : ils semblent au contraire avoir été écrits de manière récapitulative, en une seule fois ; certains, toutefois, comportent une partie initiale que l'auteur n'aurait complétée que quelques années plus tard<sup>9</sup>.

Lorsque les circonstances précises de la rédaction peuvent être établies, elles correspondent à des situations où la position de la famille doit être défendue face aux autorités municipales. Ce lien entre mémoire familiale et politique urbaine appelle quelques explications. Les recherches sur les formes d'expression culturelles de la parenté au bas Moyen Âge ont tendance à présupposer l'existence d'un antagonisme entre les formes d'organisation parentale et les premières institutions gouvernementales. L'expansion et le renforcement de ces dernières auraient été accompagnés de tentatives visant à exclure les loyautés familiales prétendument traditionnelles d'un nombre croissant de domaines, et en particulier de la

vol. 2, pp. 122-143 et 124-129 ; « Gedenkbuch des Niklaus Muffel », in *Chroniken fränkischer Städte: Nürnberg*, Leipzig, Hirzel, 1874, vol. 5, pp. 737-751 ; « Chronik Herman von Offenburgs », in AUGUST BERNOULLI (éd.), *Basler Chroniken*, vol. 5, Leipzig, Hirzel, 1895, pp. 225-299 ; BENEDIKT GREIFF (éd.) « Tagebuch des Lukas Rem aus den Jahren 1494-1541. Ein Beitrag zur Handelsgeschichte der Stadt Augsburg », Augsburg, Hartmann, 1861. Pour un répertoire de textes similaires, voir GABRIELE JANCKE, *Autobiographie als soziale Praxis. Beziehungskonzepte in Selbstzeugnissen des 15. und 16. Jahrhunderts im deutschsprachigen Raum*, Cologne, Böhlau, 2002, pp. 216-236.

7 - « Her Ludwigs von Diesbach Chronick », *op. cit.*, p. 28 ; « Tagebuch des Lukas Rem », *op. cit.*, p. 2 ; cf. P. MONNET, *Les Rohrbach...*, *op. cit.*, p. 29.

8 - Par exemple : « Her Ludwigs von Diesbach Chronick », *op. cit.*, p. 76.

9 - Sur la chronique de Diesbach, voir U. M. ZAHND, *Die autobiographischen Aufzeichnungen...*, *op. cit.*, pp. 223 et 226 ; sur celle de Zink, voir P. MONNET, *Les Rohrbach...*, *op. cit.*, p. 50 sqq.

sphère politique<sup>10</sup>. Quelques travaux récents ont remis ce bilan en question en soulignant que la parenté, au début des Temps modernes, était devenue un élément important de l'ordre étatique naissant grâce à sa capacité de fournir des schémas uniformes de relations personnelles qui pouvaient être aisément mis à l'épreuve<sup>11</sup>.

L'histoire de Berne à la fin du Moyen Âge a mis en lumière le poids de la parenté précisément dans la sphère politique. La comparaison entre les cas de recours aux liens de parenté ou à d'autres formes de relations interpersonnelles, telles l'amitié ou les clientèles, n'a pas permis de conclure à une préférence marquée pour la famille<sup>12</sup>. En cas de besoin, les habitants des villes s'adressaient tout autant à des connaissances extra-familiales qu'à leurs parents, qu'il s'agisse de résoudre des difficultés quotidiennes, de demander un conseil dans les domaines juridique et politique ou même de choisir un intermédiaire dans la recherche d'un conjoint. En revanche, lorsque les citoyens s'exprimaient en termes normatifs, ils attendaient des relations parentales bien plus de solidarité qu'ils n'en auraient exigée des liens d'autre nature. La contrainte d'agir conformément à ces obligations se faisait surtout sentir au moment où l'on avait le plus besoin de légitimation, en particulier lors de débats au sein d'instances de décision politiques comme le Conseil de ville. Ainsi, au cours du xv<sup>e</sup> siècle, l'autorité municipale a fait de plus en plus appel à la parenté, en matière législative, pour préciser les responsabilités et engagements de chacun. Cette référence à l'appartenance familiale s'est trouvée renforcée par les procédures quotidiennes à travers lesquelles le conseil exerçait son pouvoir, en l'occurrence lors des décisions à caractère aussi bien politique que judiciaire ou administratif. La plupart des habitants de la ville étaient amenés, un jour ou l'autre, à se présenter devant le Conseil, car seule cette démarche permettait de s'adresser aux autorités. Tout demandeur se voyait alors dans l'obligation de se faire accompagner par un groupe de parents qui argumentaient en sa faveur – le plus souvent en rappelant les services rendus à la ville sinon par eux, du moins par leurs

10 - Pour ne mentionner que deux exemples, l'organisation étatique est caractérisée comme étant l'« ennemi naturel » de la parenté dans l'ouvrage classique de LAWRENCE STONE, *The family, sex, and marriage in England, 1500-1800*, Londres, Harper & Row, 1977, pp. 132-135. L'idée que les communes avaient mobilisé tous les moyens « pour briser les liens de sang et de voisinage » a été lancée par JACQUES HEERS, *Le clan familial*, Paris, PUF, 1974, pp. 129-135, 265. Pour l'historiographie de ce problème, voir OTTO GERHARD OEXLE, « Les groupes sociaux du Moyen Âge et les débuts de la sociologie contemporaine », *Annales E.S.C.*, 47-3, 1992, pp. 751-765.

11 - Cf. par exemple : GÉRARD DELILLE, *Famille et propriété dans le royaume de Naples (xv<sup>e</sup>-xix<sup>e</sup> siècle)*, Rome-Paris, École française de Rome/Éditions de l'EHESS, 1985 ; SIMON TEUSCHER, *Bekannte – Klienten – Verwandte. Soziabilität und Politik in der Stadt Bern um 1500*, Cologne, Böhlau, 1998. Pour une discussion exemplaire du rapport de la formation de systèmes étatiques avec la structuration de la parenté, ne portant pourtant pas sur les villes, voir CHRISTOPHE DUHAMELLE, *L'héritage collectif. La noblesse d'Église rhénane, 17<sup>e</sup>-18<sup>e</sup> siècles*, Paris, Éditions de l'EHESS, 1998.

12 - Les deux paragraphes qui suivent se fondent sur S. TEUSCHER, *Bekannte – Klienten...*, *op. cit.*, pp. 39-179, 241-265.

ancêtres<sup>13</sup>. La formulation des souvenirs familiaux était donc très étroitement liée aux démarches politiques.

Dans les chroniques familiales, la parenté est entendue sous deux formes alternatives. L'une, qui domine dans les récits d'événements vécus, est de nature cognatique, désignée par le terme *Fründe* qui englobe les parents consanguins (maternels et paternels) et inclut souvent des parents par alliance<sup>14</sup>. Cette même conception définit dans les lois la composition des groupes de parents qui devaient entourer tout individu s'adressant au Conseil. L'autre, exprimée par des termes tels que *Stamm* ou *Geschlecht*, se réfère exclusivement à la filiation patrilinéaire. Les femmes mariées s'y insèrent difficilement puisqu'elles ne peuvent être fermement rattachées ni à la lignée de leur père ni à celle de leur mari. Les conceptions patrilinéaires n'apparaissent que rarement avant 1450 et ne concernent pratiquement que la noblesse, mais se généralisent après cette date<sup>15</sup>. Entre les deux conceptions, qui se situent au demeurant à des niveaux sémantiques différents, la contradiction n'est qu'apparente. À la différence des termes cognatiques, le lexique de la patrilinéarité n'était guère employé pour décrire un groupe d'acteurs, mais renvoyait à une grandeur plutôt symbolique. On évoquait l'appartenance d'un individu à un *Stamm* pour lui attribuer certaines qualités ou privilèges dont il jouissait par la naissance<sup>16</sup>. Que ces modèles de la parenté ne se soient guère confondus dans le langage courant n'empêche nullement que leur coexistence ait suscité des tensions lorsque les auteurs envisageaient de soumettre leur passé familial à une interprétation adaptée aux circonstances. Ces tensions sont révélatrices du fonctionnement des autorités municipales, bienveillantes à l'égard des représentations de la mémoire parentale qui se conformaient au schéma privilégiant la naissance par rapport à l'alliance et renforçant la prééminence sociale des hommes sur les femmes.

13 - SIMON TEUSCHER, « Chains of favour. Approaching the city council in late Medieval Berne », in C. NUBOLA et alii (dir.), *Petizioni, gravamina e suppliche nella prima età moderna in Europa (secoli XV-XVIII)*, à paraître.

14 - *Id.*, *Bekannte – Klienten...*, *op. cit.*, pp. 76-80. Voir l'emploi similaire du mot « amis », un équivalent contemporain en français : JULIETTE M. TURLAN, « Amis et amis charnels. D'après les actes du parlement au XIV<sup>e</sup> siècle », *Revue historique du droit français et étranger*, 47, 1969, pp. 645-698.

15 - S. TEUSCHER, *Bekannte – Klienten...*, *op. cit.*, pp. 80-81 ; voir l'apparition, bien qu'antérieure de quelques décennies, de conceptions similaires parmi les nobles de Franconie décrite par JOSEPH MORSEL, « Geschlecht als Repräsentation. Beobachtungen zur Verwandtschaftskonstruktion im fränkischen Adel des späten Mittelalters », in O. G. OEXLE et alii (dir.), *Die Repräsentation der Gruppen. Texte – Bilder – Objekte*, Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, 1998, pp. 259-325.

16 - S. TEUSCHER, *Bekannte – Klienten...*, *op. cit.*, p. 81.

## Mérites et privilèges

Le choix des souvenirs que les auteurs fixaient par écrit s'explique largement par leur intention de justifier des prétentions sociales et politiques. La plupart des rédacteurs situent dans le passé l'origine de la position sociale excellente de leur famille. Ainsi, dans sa chronique « autobiographique », Ludwig von Diesbach note que sa lignée bernoise peut se vanter de deux cents ans d'histoire « honnête et louable<sup>17</sup> ». Or, en agissant ainsi, ils se réfèrent de manière plus ou moins explicite au concept de *Stamm*, de patrilignage, alors même que les récits que font les auteurs des événements récents ne témoignent d'aucune préséance des parents de la branche paternelle sur ceux de la branche maternelle ni même sur la parenté par alliance. Cette orientation vers la branche paternelle s'explique en partie par le rapport des récits à la commémoration religieuse des morts, aux reliques acquises par la famille et aux donations pour le salut des âmes, dont la gestion était transmise de manière patrilinéaire. Ainsi, Niklaus Muffel, originaire de Nuremberg, ouvre son récit par une description de la visite de Wenceslas dans sa ville et précise que l'empereur aurait élevé son grand-père paternel au rang des citoyens les plus distingués en logeant dans sa demeure et en laissant son épouse lui laver les cheveux. En récompense, il aurait fait présent à la famille Muffel de la moitié du fragment de la Sainte Croix qu'il portait en pendentif, conservé depuis dans la chapelle familiale<sup>18</sup>.

La plupart des chroniques familiales expriment toutefois un intérêt limité pour un passé plus éloigné, voire une origine mythologique de leur lignage. Pour mettre en évidence leur position sociale, les auteurs insistent plutôt sur leurs propres mérites à l'égard de la ville, les énumérant avec une précision quasi comptable. Cette démarche, qui se retrouve sous une forme analogue dans les demandes de grâce ou les pétitions, est visiblement à rapprocher des formes de négociation au Conseil de ville<sup>19</sup>. Les chroniques contiennent des arguments destinés à être avancés, en cas de besoin, pour obtenir les faveurs des autorités.

Une grande partie de la chronique de Ludwig von Diesbach est faite de considérations sur les sacrifices économiques et personnels consentis dans l'exercice de ses fonctions au sein de l'administration municipale. Le récit même de sa jeunesse, vécue comme page à la cour de Louis XI, a pour objectif principal de relater l'estime croissante que le roi portait à sa personne ainsi qu'au *Stamm* des Diesbach. C'est à ces mérites durement acquis que Diesbach attribue plus tard, au cours de ses légations en France, son succès dans les négociations en faveur de la ville de Berne<sup>20</sup>. L'intention qui sous-tend ses écrits s'affiche clairement lorsqu'il

17 - « Her Ludwigs von Diesbach Chronick », *op. cit.*, p. 29. Les traductions de sources sont celles de l'auteur.

18 - « Gedenkbuch des Niklaus Muffel », *op. cit.*, pp. 742-743 ; « Her Ludwigs von Diesbach Chronick », *op. cit.*, p. 82, voir surtout p. 62.

19 - S. TEUSCHER, « Chains of favour... », art. cit.

20 - « Her Ludwigs von Diesbach Chronick », *op. cit.*, pp. 82-84.



expose les raisons qui lui ont fait accepter le poste de bailli fédéral de Baden. Quatre des plus hauts fonctionnaires bernois lui rendirent visite pour l'en convaincre, qui lui auraient à cette occasion confirmé que la ville saurait, le moment venu, se montrer reconnaissante à son endroit et envers sa progéniture s'il acceptait cette fonction. Diesbach interrompt ici sa narration pour s'adresser directement à ses descendants sur un ton d'avertissement : « C'est pourquoi, mes enfants, ne manquez pas de rappeler cette promesse faite par l'autorité le jour venu<sup>21</sup>. »

La chronique du Bâlois Henmann von Offenburg se présente également sous la forme d'un inventaire de mérites personnels et familiaux. Il rédigea son texte en 1445 après avoir été accusé d'avoir sacrifié les intérêts de sa ville au profit d'un enrichissement personnel à l'occasion de ses ambassades au service du Conseil. La précision du récit, qui déborde ces récents événements, ne s'explique pas uniquement par le souci de se prémunir contre toute autre accusation<sup>22</sup>. Son objectif est bien davantage de rédiger un bilan étendu des prestations qui plaident en sa faveur et il ne manque pas d'attirer l'attention sur le fait que les mérites acquis au service de la ville de Bâle devraient être également reconnus à ses descendants. Il le répète à plusieurs reprises : les nombreuses missions qu'il a effectuées ne l'ont-elles pas empêché d'intervenir en faveur de l'attribution à son fils de prébendes ecclésiastiques<sup>23</sup> ? Il s'agit donc là encore de préserver une dette des autorités envers les enfants justifiée par l'engagement du père pour la ville.

Niklaus Muffel écrit quant à lui ses *Gedechtnusse* en 1468 pour répondre à l'accusation – qui conduira à son exécution – d'avoir détourné des fonds municipaux. Le ton dominant des écrits est plutôt aigre. Cependant, Muffel a jugé qu'il n'était pas vain de transmettre au moins à sa descendance les mérites acquis vis-à-vis de la ville sous forme de capital symbolique. Pour l'essentiel, ses notices décrivent ses ambassades auprès du roi et du pape, auxquelles il attribue avec force exagération la concession de privilèges et d'honneurs à la ville de Nuremberg, et il s'en confère le mérite exclusif, bien que n'ayant probablement été qu'un accompagnateur officieux : les dossiers municipaux rapportent que d'autres citoyens en avaient été officiellement chargés<sup>24</sup>.

Ainsi les chroniques présupposent-elles que les mérites peuvent être transmis à la descendance, laquelle pourra à l'avenir y recourir pour justifier ses revendications et ses requêtes auprès des autorités municipales. Lukas Rem, d'Augsbourg, organise le récit de sa vie de manière similaire, mais, commerçant plutôt que politicien, il le fait en dressant l'inventaire des sacrifices personnels et financiers consentis en faveur de la compagnie commerciale à laquelle il avait participé<sup>25</sup>. Dans tous les cas évoqués ici, les mérites sont perçus comme un héritage immatériel de la

21 - *Ibid.*, p. 86.

22 - Voir les remarques de ELSANNE GILOMEN-SCHENKEL, *Henmann von Offenburg (1379-1459). Ein Basler Diplomat im Dienste der Stadt des Konzils und des Reichs*, Bâle, Friedrich Reinhardt, 1975, p. 136 *sqq.*

23 - « Chronik Henmann Ofenburgs », *op. cit.*, p. 231 et p. 235 *sqq.*

24 - « Gedenkbuch des Niklaus Muffel », *op. cit.*, pp. 746 et 748.

25 - « Tagebuch des Lukas Rem », *op. cit.*, pp. 4-29.

famille. L'une des principales fonctions des écrits est ainsi de présenter cet héritage sous une forme qui tienne compte des argumentaires auxquels se conformaient les demandes portées devant le Conseil.

## La comptabilité des obligations familiales

La problématique de l'héritage nous introduit à l'utilisation des écrits au sein de la parenté. La conscience familiale qui les sous-tend ne doit pas occulter la part que les conflits entre parents occupent dans la majorité des récits. Les familles des villes de la région germanophone méridionale étaient sujettes aux désaccords, ne fût-ce que par leur modèle de transmission des biens, caractérisé par une division égalitaire entre filles et fils ; en outre, les mariages successifs multipliaient les héritiers ainsi que les constellations d'héritages. La dévolution des biens se compliquait encore du fait de communautés d'héritage maintenues à moyen terme et de la pratique du préciput, sitôt que les fils et les filles fondaient leur propre ménage<sup>26</sup>. Tout cela entraînait des dévolutions de biens et des successions complexes. Pareilles transactions intra-familiales sur les biens n'étaient ni systématiquement contrôlées par une institution ni même, à quelques exceptions près, stipulées par écrit. Lukas Rem fournit un exemple de l'utilisation d'un livre de famille conçu pour ordonner avec force détails le souvenir de telles transactions. Son mémoire commence par une brève liste des héritages et divisions de biens dans sa propre lignée paternelle ainsi qu'entre sa femme et ses frères. Il présente ensuite une histoire de sa propre vie, à laquelle il ajoute des listes, entre autres celle des cadeaux reçus et offerts à l'occasion de noces, celle des achats de terres et des prises d'hypothèques (souvent liées au partage d'un héritage) et celle des noms de ses enfants légitimes et illégitimes, en notant pour chacun d'eux les débours engagés pour leur éducation et leur établissement professionnel<sup>27</sup>.

Un examen plus approfondi révèle que même les passages particulièrement chargés en émotion des récits s'avèrent être des prises de position sur des conflits ouverts ou latents, nés de revendications où les registres matériel et symbolique s'entremêlent. Le cas de Ludwig von Diesbach, dont la biographie a été minutieusement établie, permet d'étayer cette affirmation par des preuves détaillées<sup>28</sup>. Après la description touchante de la relation empreinte d'une profonde compréhension mutuelle qui l'unissait à sa deuxième femme, Agatha, le paragraphe se termine de manière inattendue sur le montant des hypothèques que celle-ci a prises sur ses propres biens, afin de préserver de la vente les possessions

26 - EBERHARD ISENMANN, *Die deutsche Stadt im Spätmittelalter, 1250-1500. Stadtgestalt, Recht, Stadtregiment, Kirche, Gesellschaft, Wirtschaft*, Stuttgart, Ulmer, 1988, pp. 293-296 ; GERHARD KÖBLER, « Familienrecht in der spätmittelalterlichen Stadt », in A. HAVERKAMP (dir.), *Haus und Familie in der spätmittelalterlichen Stadt*, Cologne, Böhlau, 1984, pp. 136-160.

27 - « Tagebuch des Lukas Rem », *op. cit.*, pp. 1-3, 30-76.

28 - U. M. ZAHND, *Die autobiographischen Aufzeichnungen...*, *op. cit.*, pp. 129-221.

des Diesbach. L'éloge « chiffré » de l'épouse est certainement lié au procès civil mené par Diesbach au moment de la rédaction, contre les enfants de son premier mariage. Ceux-ci réclamaient leur part de l'héritage maternel et, à cette occasion, ils s'étaient rendu coupables, selon Diesbach, de « beaucoup de mots et de gestes indécents<sup>29</sup> ».

La section sur l'histoire de sa famille que l'Augsbourgeois Burkard Zink composa vers la fin des années 1450 se structure de manière similaire. Le passage riche en rebondissements dans lequel l'auteur décrit comment il libéra son fils né d'un premier lit, alors prisonnier de guerre et dont il n'avait plus entendu parler depuis neuf ans, se termine de manière abrupte par une question d'argent : « Ça fait donc 80 florins qu'il m'en a coûté<sup>30</sup>. » Ce mode d'expression s'explique encore par des conflits d'héritage qui, à l'époque de la rédaction, opposaient l'auteur – remarié après le décès de sa première épouse – à ses enfants du premier lit qui revendiquaient une part des biens appartenant, disaient-ils, à leur défunte mère. Zink avait probablement ce même conflit en tête quand il relate sa vie de jeune marié, passée dans la plus grande misère<sup>31</sup>. L'auteur se défend ainsi des revendications de ses enfants en montrant que ni lui ni sa première femme n'avaient possédé de propriétés au début de leur vie conjugale.

Nombre de représentants de l'« ancienne » et de la « nouvelle » histoire culturelle ont voulu voir, dans ce genre d'épisodes, une intention des auteurs pour décrire un tournant dans l'évolution de leur personnalité selon les règles en vigueur dans le genre des « romans de formation » modernes. Afin de légitimer cette interprétation, Georg Steinhausen, au début du <sup>xx</sup>e siècle, et bien d'autres à sa suite, en se fondant sur les passages où le récit tourne au bilan commercial, n'ont pas hésité à montrer l'homme du bas Moyen Âge comme un être doté d'une individualité encore fruste. L'interprétation de ces passages ne nécessite pourtant pas le recours à de telles supputations, dès lors que l'on tient compte de la manière dont on justifiait, à l'époque, de telles exigences.

Dans le prologue à son journal privé, Diesbach en décrit l'objectif principal, « [...] écrire et noter ceux qui m'ont fait du bien et ceux qui m'ont fait du mal ». Il poursuit en indiquant à ses descendants comment agir : « Afin que mes enfants et tous leurs descendants sachent se comporter en conséquence dans les meilleurs comme dans les pires moments<sup>32</sup>. » À plusieurs reprises, il cite des dettes qui engagent les générations futures. C'est dans le même esprit qu'il achève le récit du conflit qui l'opposa à son frère, en exhortant ses enfants à n'en demander réparation ni à celui-ci ni à ses descendants, leur dette ayant été entre-temps effacée par le soutien qu'ils lui avaient apporté depuis dans plusieurs situations difficiles<sup>33</sup>. Vues sous cet angle, les chroniques familiales n'apparaissent en aucun cas comme l'expression d'une solidarité automatique à l'intérieur de la famille.

29 - « Her Ludwigs von Diesbach Chronick », *op. cit.*, pp. 112-114.

30 - « Gedenkbuch des Niklaus Muffel », *op. cit.*, p. 142 *sqq.*

31 - *Ibid.*, p. 129.

32 - « Her Ludwigs von Diesbach Chronick », *op. cit.*, p. 26.

33 - *Ibid.*, p. 74.

Elles semblent, au contraire avoir été conçues comme des tentatives trop souvent vaines pour engager les membres de la famille à agir de manière solidaire. Les prestations, notées avec un souci arithmétique, entendent promouvoir chez eux un désir de loyauté, de sentiment d'obligation et de disposition au renoncement.

La chronique de Diesbach met clairement en évidence le lien étroit entre les dimensions familiale et politique de l'utilisation de ces écrits. Les mérites pour services rendus à la ville, portés au crédit des générations suivantes, représentent pour la famille, on l'a vu, une part immatérielle de son patrimoine. Aussi, à l'instar des biens matériels, font-ils l'objet de conflits de partage, qui doivent être réglés au sein de la famille. Ici apparaissent des tensions entre la conception patrilinéaire du *Stamm*, à laquelle se rattachent honneur et prérogatives politiques, et celle, bilatérale, des *Fründe*, représentative aussi bien de la coopération au quotidien que du système de répartition égalitaire de l'héritage des biens entre frères et sœurs.

Les conflits auxquels les récits font allusion éclatent souvent dans les mêmes configurations, en rapport avec le régime successoral égalitaire. Un premier cas est celui des frères et sœurs se disputant la répartition de l'héritage parental, compte tenu des acomptes obtenus au moment de leurs mariages respectifs. Un second montre le père remarié en conflit avec ses enfants issus d'un premier lit. Dans les deux cas, Diesbach affirme avoir, contrairement à ses adversaires, défendu les intérêts du *Stamm*, point sur lequel il insiste pour la première fois lorsqu'il expose comment il vint à bout de la résistance acharnée de son frère aîné, puis le contraignit au partage de leur héritage<sup>34</sup>. Dans cette affaire, il soutient que le *Stamm* s'est chargé d'une dette de reconnaissance envers sa première femme et les membres de sa famille qui l'ont appuyé dans une démarche jouant, selon lui, en faveur d'une lignée à laquelle ils n'appartenaient pourtant pas<sup>35</sup>. Dans un autre cas, il exhorte ses descendants à montrer leur gratitude envers sa seconde femme, grâce à qui il put protéger le patrimoine lignager contre les revendications de ses fils issus de son premier mariage<sup>36</sup>. La situation de Ludwig von Diesbach, et notamment sa position dans sa lignée par rapport à ses fils, son frère et aux fils de celui-ci, était due en grande partie à ses mariages et à ses arrangements avec les familles de ses épouses. Son récit révèle l'étroitesse de ses liens avec ses parents par alliance. Il désigne ses belles-sœurs et beaux-frères, sans exception, comme « sœurs » et « frères » et admet explicitement que sa belle-mère et son beau-père ont pris en charge ses soucis et l'ont soutenu comme s'il avait été un de leurs propres fils<sup>37</sup>.

Le lignage patrilinéaire de la bourgeoisie urbaine, au xv<sup>e</sup> siècle, était de nature bien différente de celui de la noblesse du xi<sup>e</sup> siècle, qui installait une série de détenteurs de droits sur un lieu, transmis, dans l'idéal, d'une génération à l'autre et sans subir d'altérations. Il est vrai que, au haut Moyen Âge, le concept unilinéaire de lignée ne concernait que la transmission du patrimoine et coexistait, à l'instar

34 - *Ibid.*, pp. 72-74. Voir les observations similaires au sujet des chroniques de Rohrbach de Frankfort faites par P. MONNET, *Les Rohrbach...*, *op. cit.*, p. 22.

35 - « Her Ludwigs von Diesbach Chronick », *op. cit.*, pp. 74-76.

36 - *Ibid.*, pp. 110-112.

37 - *Ibid.*, p. 88 *sqq.*

du schème plus tardif de *Stamm*, avec un système général de parenté fondamentalement cognatique<sup>38</sup>. Dans les villes allemandes du xv<sup>e</sup> siècle, en revanche, la définition patrilinéaire du *Stamm* n'avait que peu à voir avec l'héritage de biens matériels transmis tant par les femmes que par les hommes – et donc non pas uniquement du fait de la filiation, mais également de l'alliance. Ici, la patrilignée servait prioritairement à légitimer des prérogatives politiques et sociales en décrivant une succession de mérites et d'obligations. Une telle conception de la parenté entraînait dans le cadre de son instrumentalisation et cherchait à répondre aux objectifs étatiques se faisant jour dans les communes de la fin du Moyen Âge.

Lorsqu'elles étaient exprimées par le terme de *Stamm*, les relations familiales disparaissaient derrière la représentation, largement fictive, de la famille. Celle-ci prenait l'apparence d'un groupement censé rester stable dans le temps en dépit de son constant renouvellement par le jeu des alliances. Cette idée de continuité a permis d'établir l'existence de nouveaux liens entre la famille et l'ordre communal, en adoptant par exemple, au cours des Temps modernes, la filiation patrilinéaire comme condition nécessaire à l'accès aux fonctions administratives. Aussi, malgré la considération qu'elles pouvaient apporter à la position sociale et économique d'une famille, la notion de patrilignage privait-elle les femmes de toute importance pour son prestige politique, incarné par la seule succession des pères et des fils. Par leurs chroniques familiales, non seulement les auteurs ont attribué à leur lignage l'héritage immatériel de certains mérites, mais encore se sont-ils eux-mêmes désignés comme les détenteurs légitimes de cet héritage, avec le fréquent objectif de contrarier les revendications de leurs fils ou de leurs frères.

Si l'on considère les circonstances de leur utilisation, les chroniques familiales se rapprochent des livres d'économie domestique et des registres de comptabilité, qui ont bien été perçus comme étant à l'origine du genre des livres de famille. Toutefois, du fait de leur caractère narratif, les chroniques familiales pouvaient accomplir ce dont ni des registres comptables ni des contrats ou des testaments n'étaient capables : représenter, ou plutôt raconter, les processus dynamiques de l'échange de prestations, matérielles ou immatérielles, rappelées à la mémoire lorsque se présentait le moment de les faire valoir auprès de la famille ou des autorités.

D'avantage encore qu'aux écrits directement liés à l'économie domestique, la structure narrative de ces chroniques est comparable à celle de certains documents qui leur sont contemporains, rédigés à l'occasion de démarches administratives. Ainsi, les pourvois en grâce présentés pour des individus condamnés par les tribunaux municipaux étaient étayés des mérites que l'intéressé s'était acquis par ses actions en faveur de la ville, ainsi que de ceux de la famille demanderesse. De telles énumérations émaillent également les pétitions déposées devant le Conseil

38 - GEORGES DUBY, *Le chevalier, la femme et le prêtre. Le mariage dans l'Occident médiéval*, Paris, Hachette, 1981, pp. 95-115 ; ANITA GUERREAU-JALABERT, « Parenté », in J. LE GOFF et J.-C. SCHMITT (dir.), *Dictionnaire raisonné de l'Occident médiéval*, Paris, Fayard, 1999, pp. 1028-1049.

par des citoyens issus des classes moyennes et aspirant à être choisis pour occuper des fonctions administratives subalternes<sup>39</sup>. Les chroniques familiales s'en inspiraient, faisant se succéder des événements qui, malgré leur présentation dans un ordre essentiellement chronologique, ne s'enchaînaient pas naturellement de sorte qu'en surgisse une narration ou un argumentaire d'ensemble. Et, comme les pétitions, elles séparaient les divers épisodes qu'elles relataient par le mot *item*, terme qui structurait non seulement les comptabilités, mais aussi tous les types d'inventaires<sup>40</sup>. Alors que les requêtes administratives s'adressaient uniquement aux autorités et soutenaient une seule demande à la fois, les auteurs des chroniques ne se donnaient pas un objectif déterminé, mais préparaient un bilan susceptible d'être utilisé auprès des autorités ainsi que de leurs parents dans une multitude de situations potentielles. Ils reproduisaient donc des techniques d'écriture qu'ils avaient déjà éprouvées dans leurs démarches administratives, mais élargissaient le cercle de leurs destinataires et les éventualités de leur emploi. Il conviendra d'approfondir la possibilité que les origines du genre même de ces chroniques remontent non seulement à des types d'écriture en apparence privée, tels les livres de gestion des ménages, mais également à des documents administratifs.

Lire ces chroniques familiales comme relevant d'un genre proche des autobiographies et des romans de formation des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles reviendrait à projeter sur le Moyen Âge l'antagonisme moderne entre la réflexion sur soi permise dans l'intimité familiale et les débats politiques appartenant à l'espace public. Le système quasi comptable des chroniques familiales ne présente pas les signes d'un individualisme naissant, à la mode du XIX<sup>e</sup> siècle. Il est tout aussi difficile d'attribuer ces textes à la persistance d'un sentiment « primitif » d'inféodation à des structures claniques, menacées par l'expansion des institutions étatiques. Dans la mesure où sont ici soulignées les appartenances relevant de la famille et de la parenté, celles-ci apparaissent comme un principe d'ordre servant d'abord au fonctionnement des institutions étatiques. Et c'est précisément dans le cadre des procédures définies par celles-ci que la parenté déterminait la transmission de mérites particuliers aptes à susciter les faveurs de l'autorité.

Simon Teuscher  
University of California, Los Angeles

39 - S. TEUSCHER, « Chains of favour... », art. cit. Pour des remarques plus générales, voir ANDREAS WÜRLER, « Voices from among the "silent masses": humble petitions and social conflicts in early modern Central Europe », *International review of social history*, 46, 2001, pp. 11-34.

40 - « Her Ludwigs von Diesbachs Chronick », *op. cit.*, pp. 26-115 ; « Chronik des Burkard Zink », *op. cit.*, pp. 122-143 ; « Gedenkbuch des Niklaus Muffel », *op. cit.*, pp. 737-751. La « Chronik Herman von Offenburgs », *op. cit.*, pp. 225-229, en revanche, introduit la plupart des épisodes par une date.